

J'ai rarement vu à Paris une salle aussi éblouissante d'élégance que celle du Châtelet, le soir où a été donnée la répétition générale de *Salomé*. Comme équivalent, au point de vue de l'éclat des diamants, de la distinction des personnes, et de tout ce qui constitue la réunion vraiment *select*, je ne trouve dans mes souvenirs que le gala organisé à l'Opéra, il y a quelques années, en l'honneur du roi Édouard, et où les comtesses, marquises, duchesses, etc..., toutes coiffées de leur couronne, faisaient au monarque anglais, dans la corbeille du premier étage, comme un radieux cortège des reines. Ces honneurs et ce déploiement extérieur pour *Salomé*, est-il besoin de la dire? n'avaient pas des causes purement musicales, bien que M. Richard Strauss soit considéré en France comme un compositeur de grand talent, et que son dernier ouvrage, par suite de circonstances diverses, tînt les esprits en éveil. La première audition de ce drame énorme, acclamé dans tel pays, repoussé dans tel autre, et la présence de l'auteur lui-même au pupitre, ont fourni au gouvernement français, aux ambassadeurs, et, par eux, à la partie la plus brillante de la société parisienne, l'occasion de faire une manifestation de bon aloi: le secret état d'esprit de la plupart de ces auditeurs de marque m'a paru être, avec l'impatience de voir une chose rare et réputée un peu scandaleuse, le désir de donner un pendant à l'accueil si cordial récemment fait par l'Empereur d'Allemagne à MM. Saint-Saëns, Massenet, Xavier Leroux. Un devoir très précis de courtoisie internationale a coïncidé avec l'estime due à un grand musicien, avec le goût artistique d'une élite, la perversité de quelques-uns, et le snobisme de presque tous.

La pièce a été suivie avec une attention sans défaillance et une sorte de curiosité haletante. Elle a fait certainement une forte impression; je n'oserais cependant pas affirmer qu'elle a *ému* autant qu'*étonné*. D'abord, rappelons en deux mots le sujet.

La scène représente la terrasse du palais d'Hérode. A la porte de la salle du festin se tient le jeune officier Narraboth. La princesse Salomé, qui a fui l'orgie, apparaît.

Tout à coup, du fond d'une citerne voisine où est enfermé le prophète Jochanaan s'élève la voix du prisonnier. Il prédit la venue de la religion nouvelle. // 242 // Salomé, impérieuse, exige qu'on lui montre le prisonnier. Narraboth n'y consent que parce qu'il est subjugué par son amour pour la princesse.

Dès qu'apparaît Jochanaan, Salomé lui crie son amour. Narraboth se tue à ses pieds dans qu'elle s'en aperçoive.

Jochanaan, insensible, maudit Salomé et sa mère Hérodiad, femme d'Hérode. Mais voici Hérode et ses convives qui sortent du festin. Le tétrarque de Judée, excité par les vins, demande successivement à Salomé de manger des fruits, de boire à sa coupe et de danser avec lui. Salomé refuse tout, mais, se ravisant tout à coup, elle acceptera de danser si Hérode lui jure de lui accorder tout ce qu'elle lui demandera. Hérode fait le serment fatal, et Salomé danse la «Danse des Sept Voiles», au bout de laquelle elle tombe éperdue aux pieds du tétrarque.

Salomé réclame alors la rançon qui lui est due: elle veut, sur un plat d'argent, la tête du prophète Jochanaan. En vain, Hérode lui offre en échange toutes les richesses du royaume: Salomé, implacable, réclame la tête de Jochanaan.

Terrifié, Hérode accepte. Le bourreau descend dans la citerne; on entend dans le silence un gémissement, et bientôt la tête du supplicié apparaît, sortie du puits par le bras du bourreau.

Tous les assistants sont atterrés. Salomé prend des mains du bourreau la tête de Jochanaan, et exhale devant le prophète mort l'amour qu'il lui a refusé de son vivant.

Hérode, effrayé et écœuré, s'écrie: «Qu'on tue cette femme!»

Les soldats se précipitent sur Salomé et l'écrasent sous leurs boucliers.

En un pareil livret, d'un caractère ultra-romantique, tout est violent et haut en couleur, mais à peu près rien n'est de nature à toucher, parce que tout semble faux, contourné, conventionnel, gonflé d'un mauvais esprit de raffinement et d'outrance. Les personnages ne sont pas assez étudiés pour paraître humains, et ressemblent à de gigantesques pantins, habillés de costumes rutilants. Les passions ne sont que des gestes de folie ou de brutalité. Le public est cependant haletant, parce que la musique de M. Strauss supplée à la vérité – seule source de poésie et d'émotion – en sollicitant toujours l'imagination et en maintenant jusqu'au bout l'auditeur dans l'attente de quelque chose de très pathétique. Le poème n'est pas humain; la musique veut l'être. Elle reste pourtant superficielle (ou d'une psychologie qui porte à faux) et décorative, comme une grande composition de M. Rochegrosse.

Il y a, dans l'esthétique de M. Richard Strauss, quelque chose d'assez grossier: c'est cette idée, que plus une œuvre est longue et énorme, plus elle est belle. La *quantité* et la «fourniture» semblent avoir pour lui une importance capitale. Il réunit tous les actes d'un drame en seul bloc (une heure trois quarts de musique continue), il multiplie les instruments, il crée des difficultés d'exécution nouvelles, il accumule les parties en contrepoint, comme si, en tout, il voulait gagner une gageure ou s'emparer d'un record. Il a peut-être du génie: il n'a certainement pas de goût (je parle du goût tel que nous le comprenons). Nous, Français, nous somme d'une autre école. Nous voulons qu'une œuvre quelconque ait pour base une observation faite soit dans la vie réelle, soit dans l'Histoire, et que la fantaisie elle-même ne soit qu'un ingénieux moyen d'être vrai avec grâce et légèreté. Nous admirons sans doute des drames terribles comme les *Choéphores* d'Eschyle, ou *l'Œdipe Roi* de Sophocle, comme *Macbeth* et *Jules César*; mais nous voulons que ces drames, outre leur fonds de vérité historique ou humaine, aient une mesure, des proportions raisonnables, *mediocre aliquid*, comme disaient les Latins, ou «une juste grandeur», selon la traduction que notre Racine donnait de ce mot. Nous

apprécions un diner, non d'après la grosseur des portions servies (choux aigres, saucisses, hareng, lard, pommes de terre et œufs durs superposés), mais d'après leur finesse; et nous estimons que dans le festin des barbares, décrit par Flaubert dans *Salammbô*, il y a place pour un glouton, non pour un délicat. Nous ne pensons pas que la Vénus de Milo ou l'Apollon du Belvédère seraient plus beaux s'ils avaient la même hauteur que la tour Eiffel. A une maison de dix-huit étages sur l'avenue n°..., nous préférons la villa d'Horace, riante sous le ciel latin, avec son bouquet d'arbres et sa source vive, et, sous la treille, le jeune échanson couronné d'un simple myrte. A l'art de M. Strauss j'oppose celui d'un Bizet. Le premier m'étonne; le second me charme. L'un m'éblouit; l'autre me pénètre et m'enchanté. Entre les deux je n'hésiterais pas à choisir. Affaire de routine, probablement, et d'étroitesse d'esprit!

Il y a quelque chose de grossier, de lourdement germanique, dans l'esthétique de M. Richard Strauss. Ce compositeur est une manière d'ogre; il juge de notre estomac d'après le sien! Mais il y a aussi dans son art quelque chose d'admirable: c'est sa puissance même, sa faculté d'écriture, son contrepoint babylonien, sa science des architectures sonores et des timbres, et, avec les ressources incomparables de sa technique, sa fécondité d'imagination. Le goût du «grand» dans la symphonie n'est pas à la portée du premier venu; il est ici le signe évident d'une personnalité artistique fort remarquable. Être très personnel, très original par quelque endroit, – et produire beaucoup, – c'est peut-être, après tout, par là que doivent se manifester les grands artistes! Les idées mélodiques de M. Strauss sont d'une abondance merveilleuse, – je voudrais que, considérées en elles-mêmes, elles fussent d'une qualité plus haute. Quelquefois elles ne sont qu'étranges; mais elles sont traitées de main de maître. *Es ist ja Kolossal!* Il faut répéter, sans ironie, cette exclamation familière à nos voisins. Je ne partage pas l'avis d'un compositeur parisien qui jugeait ainsi cette musique: «Ce sont des ragots de restaurant à vingt-cinq sous, mais accommodés par le chef cuisinier de l'Empereur d'Allemagne.» – Et voilà des impressions bien contradictoires. Je n'en puis donner d'autres après une première audition. Peut-être aurai-je à les modifier dans la suite!

*LA REVUE MUSICALE*, 15 mai 1907, pp. 241-243.

Journal Title:	LA REVUE MUSICALE
Journal Subtitle:	
Day of Week:	mercredi
Calendar Date:	15 MAI 1907
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N° 10
Year:	Septième année
Series:	
Pagination:	241 à 243
Issue:	
Title of Article:	Les œuvres récentes.
Subtitle of Article:	Salomé, I acte, poème d'Oscar Wilde, musique de Richard Strauss (Théâtre du Châtelet).
Signature:	J. C.
Pseudonym:	
Author:	Jules Combarieu
Layout:	
Cross-reference:	1 JUIN 1907